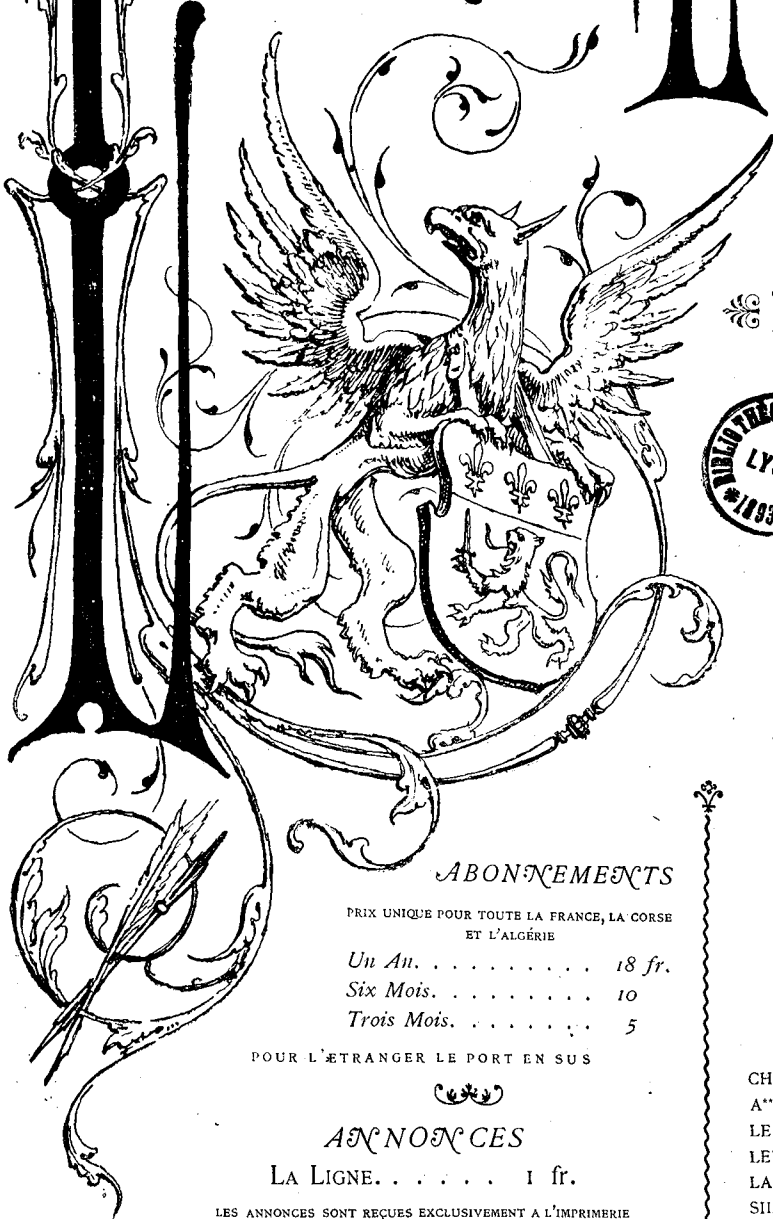


# LE MONDE LYONNAIS



REVUE  
HEBDOMADAIRE  
DES LETTRES  
ET  
DES ARTS



Directeur : François COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION

79, place des Jacobins

LYON

## ABONNEMENTS

PRIX UNIQUE POUR TOUTE LA FRANCE, LA CORSE  
ET L'ALGÉRIE

Un An. . . . . 18 fr.

Six Mois. . . . . 10

Trois Mois. . . . . 5

POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS

## ANNONCES

LA LIGNE. . . . . 1 fr.

LES ANNONCES SONT REÇUES EXCLUSIVEMENT À L'IMPRIMERIE

4, rue Gentil, Lyon

## EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Le Numéro 30 cent.

VENTE EN GROS, CHEZ ÉVRARD, 48, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

## SOMMAIRE

CHRONIQUE. . . . .	ALCIBIADE.
A***, sonnet. . . . .	TIBURCE.
LE « SALON » LYONNAIS. . . . .	ALPHONSE D'ASQ.
LETTRES D'UN BOULEVARDIER. . . . .	LÉOJEANNE.
LA BELLE CORDIÈRE DE LYON. . . . .	CHARLES BOY.
SILHOUETTES DU PALAIS. . . . .	M <sup>r</sup> GRIPPÉMINAUD.
A SARAH BERNHARDT, sonnet. . . . .	A. DE LAGUIONIE.
CAUSERIE MUSICALE. . . . .	OCTAVE D'HAULT-RÉMY.
ÉCHOS DE LA SEMAINE. . . . .	SAINT-POTHIN.
REVUE DRAMATIQUE. . . . .	PHILINTE.
COURRIER THÉÂTRAL. . . . .	TONY VIDY.
NÉCROLOGIE. LOUIS GAREL. . . . .	ÉLIE VALLENAS.
CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES. . . . .	ARGUS.
DERNIÈRES PUBLICATIONS LYONNAISES.	

# MODE DE PUBLICATION

Le MONDE LYONNAIS est une publication exclusivement littéraire et artistique, d'où la discussion de toutes les questions sociales, politiques et religieuses est sévèrement exclue.

Il paraît toutes les semaines, le samedi. Il se compose chaque fois d'une livraison de 16 pages de texte imprimées sur deux colonnes; son format est celui du PUNCH anglais. Impression avec les beaux types elzéviens gravés par Mayeur, rehaussés d'initiales ornées, de bandeaux, fleurons, culs-de-lampe, vignettes, etc.; tirage sur un papier de luxe teinté, fabriqué spécialement pour le MONDE LYONNAIS.

La collection des cinquante-deux livraisons formera au bout de chaque année un splendide volume complété par des tables des matières et des titres qui seront envoyés gratuitement à tous les abonnés.

Le MONDE LYONNAIS, par son format, son mode de publication et sa périodicité, comme par le nombre, la nature et la variété de ses articles, participe à la fois du journal et de la revue.

Ainsi que les revues spéciales, il publie des travaux de longue haleine dans lesquels sont étudiées par des écrivains compétents toutes les questions de Littérature, de Musique, de Philosophie, d'Art, d'Histoire, de Géographie, d'Archéologie, etc. Les questions scientifiques

mêmes auront leur place dans ses colonnes. Comme les journaux, il admet la fantaisie; de plus, il recherche l'actualité, et il rend compte à ses lecteurs de ce qui se passe dans les théâtres de Paris et de Lyon, dans les sociétés savantes et les académies. En un mot, il embrasse le mouvement intellectuel tout entier. Ajoutons qu'il s'arrête spécialement sur tout ce qui est lyonnais ou qui a un attrait particulier pour Lyon.

Le prix de l'abonnement est fixé pour toute la France à 5 fr. pour trois mois, 10 fr. pour six mois et 18 fr. pour un an.

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 16 de chaque mois.

On s'abonne à Lyon au bureau de l'imprimerie PITRAT AINÉ, 4, rue Gentil; chez M. PHILIPPE-BAUDIER, 29, rue Gasparin; à la librairie ÉVRARD, 48, rue de la République; à la librairie H. GEORG, 65, rue de la République, et chez tous les libraires.

Les personnes qui ne demeurent pas à Lyon peuvent envoyer un mandat sur la poste ou un chèque à l'ordre de M. le Directeur du MONDE LYONNAIS, 79, place des Jacobins.

On s'abonne également sans frais dans tous les bureaux de poste.

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS SONT TENUS A LA DISPOSITION DE LEURS AUTEURS, QUI POURRONT LES RETIRER AU SIÈGE SOCIAL  
79, PLACE DES JACOBINS, LYON

IL EST RENDU COMPTE DE TOUS LES OUVRAGES DONT DEUX EXEMPLAIRES SONT ENVOYÉS A L'ADMINISTRATION DU JOURNAL

Les annonces sont reçues exclusivement aux bureaux de l'imprimerie, 4, rue Gentil, Lyon

A. CHÉRIÉ, libraire-éditeur, PARIS  
Lyon, chez tous les Libraires

## PAGES D'HISTOIRE

POÈMES HÉROÏQUES

Par J.-L. BÉOR

Un volume petit in-8° de 128 pages

PRIX : 2 FRANCS

Paris, CHARPENTIER, éditeur. — Lyon, MÉTON, libraire, 39, rue de la République

PROMENADES JAPONAISES

# TOKIO-NIKKO

TEXTE PAR

ÉMILE GUIMET

Dessins par Félix RÉGAMEY

UN BEAU VOLUME IN-4. — PRIX : 25 FRANCS

# LE MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

## DES LETTRES ET DES ARTS

### SOMMAIRE

CHRONIQUE. . . . .	ALCIBIADE.
A <sup>me</sup> , sonnet. . . . .	TIBURCE.
LE « SALON » LYONNAIS. . . . .	ALPHONSE D'ASQ.
LETTRES D'UN BOULEVARDIER. . . . .	LÉOJEANNE.
LA BELLE CORDIÈRE DE LYON. . . . .	CHARLES BOY.
SILHOUETTES DU PALAIS. . . . .	M. GRIPPINAUD.
A SARAH BERNHARDT, sonnet. . . . .	A. DE LAGUONIE.
CAUSERIE MUSICALE. . . . .	OCTAVE D'HAULT-RÉMY.
ÉCHOS DE LA SEMAINE. . . . .	SAINT-POTHEN.
REVUE DRAMATIQUE. . . . .	PHILINTE.
COURRIER THÉÂTRAL. . . . .	TONY VIDY.
NÉCROLOGIE. LOUIS GAREL. . . . .	ÉLIE VALLENAS.
CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES. . . . .	ARGUS.

DERNIÈRES PUBLICATIONS LYONNAISES.



### ❖ CHRONIQUE ❖

**L**E steppe, l'immense steppe, un océan d'herbages, avec le ciel pour horizon. A gauche les dernières pentes d'une colline boisée, où les trembles se trémoussent, pendant que les bouleaux, raides, laissent tomber leurs branches. A droite, quelques pauvres masures. C'est l'été de la Russie : les fauvettes chantent dans les taillis voisins, pendant que les faucheurs battent à coups re-

doublés d'un petit marteau, leurs lames luisantes émoussées par l'herbe.

Debout, appuyées sur la barrière d'un parc à moutons, deux femmes parlaient à voix basse, à longs intervalles. Maria Fédorowna était grande, robuste ; sa haute taille ne s'était pliée que sous le poids de la douleur. Ses traits avaient une expression de désespoir contenu. Olga Mickeistch était petite, pâle, les yeux cerclés d'une résignation souffreteuse, avec ce regard inerte auquel ses malheurs sans fin l'avaient condamnée.

C'étaient de pauvres paysannes, hier encore grandes dames, riches, adorées, possédant plus de vingt villages et un peu moins de cent sigisbés. Leur vie semblait un étourdissement joyeux, une ivresse élégante ; leurs larmes d'alors n'étaient que le sel de leur bonheur insolent, et leurs chagrins d'une heure, ces petits nuages que les peintres avisés jettent dans l'étingellement splendide d'une après-midi.

Un jour suffit pour briser cette joie olympienne. La politique, ce dragon affamé des choses heureuses, sur l'ordre sacré du Père de la Russie, tua le mari de Fédorowna, lui arracha son fils (il avait dix ans!), et le confia à une cousine laide, qu'on put soupçonner de délation, puisqu'elle obtint les vingt villages dont on dépouillait sa parente. Olga perdit tout, sa liberté de veuve, sa fortune de princesse, son bonheur de femme aimée : le jeune comte Fédia était envoyé en Sibérie. Toutes deux ruinées, avilies, dégradées, désolées, furent envoyées dans un misérable village avec 50 roubles de pension par an.

Déjà depuis deux ans cette vie durait, et deux compagnons impitoyables, le regret et la nostalgie,

déchiraient leur cœur. Peu à peu les lueurs discrètes d'un vague espoir, d'abord vacillantes, s'étaient éteintes, et l'avenir ne leur offrait que l'ennui éternel et la douleur uniforme. Volontiers les grandes dames acceptent pour trois mois une chaumière et un cœur ; mais deux ans de chaumière sans affection, sans ce tourbillonnement éperdu, qui est au moins l'ombre du bonheur, sont pour elles la plus insupportable des souffrances.

Six mois auparavant, Maria Fédorowna et Olga Mickeistch avaient fait un pacte. Par une soirée d'hiver, où leur pauvre cabane s'agitait follement sous le souffle du Nord, alors que le steppe, enseveli sous la neige donnait l'impression funèbre d'un tombeau sans fin, après un spasme de leur douleur surexcitée, Maria avait juré que dans six mois, à jour fixe, si rien n'avait changé leur vie misérable, elle tuerait Olga pour se tuer ensuite.

Longtemps elles s'étaient disputé le rôle de la victime : c'était si bon de se sentir mourir, sans avoir la peine de se tuer ! mais comme Maria était la plus courageuse et la plus forte, elle fut obligée de convenir que sa main était indispensable à la réussite de leur dessein ; d'ailleurs Olga Mickeistch, avait toujours gardé l'habitude de s'évanouir à la vue du sang.

Or ce jour même où les deux femmes s'appuyaient sur la barrière, était le dernier des six mois. Et la beauté éclatante du ciel semblait à leur infortune comme le reflet fatal et éblouissant de leur désespoir éternel.

Alors Maria Fédorowna ferma les yeux et se recueillit un instant. Son bras était ferme, mais sa volonté frémissait. Elle prit dans les poches de son tablier, tout déchiré, un de ces petits couteaux au manche de frêne, à la pointe aiguë, que les paysans russes ont toujours sur eux. Olga, sans rien dire, découvrit une poitrine de reine avec une chaste indifférence, et d'un seul coup Maria frappa ; le sang jaillit. Sans un adieu de la bouche, avec un remerciement des yeux, Olga roula par terre.....

Puis, tranquille désormais, heureuse de mourir, envieuse d'un monde inconnu, rassasiée de la terre, lasse d'une vie funèbre, Maria se poignarda...

Au festin d'Atrée, le soleil reculait d'horreur.  
Mais ce jour-là, il manqua à tous ses devoirs et continua de flamboyer superbement.

ALCIBIADE.



A...

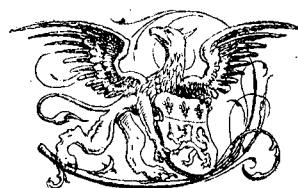
« Echo ! » criait un pâtre aux Alpes séculaires,  
« Echo ! gentil écho ! qui te retient là-bas ?  
Le voile de la nuit flotte sur les bruyères,  
Et d'appeler en vain je serai bientôt las...

« Echo ! sortiras-tu de tes rocs solitaires ?  
Écho ! perfide écho ! veux-tu répondre ? » Hélas !  
Le silence accueillit la fin de ses prières :  
« Écho ! » fit-il encore... et l'écho ne vint pas.

Alors, se sentant seul, l'enfant comprit peut-être  
Qu'il fallait regagner sa cabane de hêtre,  
Et des sommets déserts redescendre au bameau ;

Car il marcha trois pas, puis tout à coup, stupide,  
Il s'arrêta... la brise à son oreille avide  
Rapportait un cri faible, étrange et doux : « Écho !... »

TIBURCE.



## LE SALON LYONNAIS

— Premier Article —

**C**ATILINA est à ses portes, et la Commission délibère ! et M. de Champ n'est pas ébranlé ! ..... A Paris, un vent d'indépendance a soufflé, et les artistes ont reconquis le droit de s'administrer eux-mêmes. Une pareille réforme menace, à Lyon, notre Comité d'admiration mutuelle et obligatoire. N'importe ! il brave l'orage, et pour donner l'exemple du courage malheureux, il met toute sa crânerie à accumuler les maladresses.

En ce sens, la Commission n'a rien négligé. Elle continue régulièrement à ouvrir le Salon au plus mauvais mois de l'année. Aussi il fallait voir, samedi dernier, nos élégantes les plus hardies, frissonnant, grelottant et montrant, à côté d'une jolie moue, un nez violet de froidure. Pourquoi

ne pas commencer au 15 février? — Mais il faut que les tableaux exposés puissent partir à temps pour Paris. — O naïfs, quel est donc le... malin d'entre nos peintres qui enverra à Paris un tableau ayant essuyé les plâtres de notre Salon provincial? Une ouverture plus tardive ne ferait rien perdre au public, si ce n'est peut-être un tableau de M. Reignier, et, comme il est hors concours, on s'en consolerait.

Mais c'est surtout comme jury que la Commission rend de grands services. Si elle était autrement composée, nous aurions à notre exposition une cinquantaine de bonnes toiles, une centaine d'estimables. Mais la Commission a voulu résoudre le problème suivant. Autour d'un tableau passable, il faut, comme repoussoirs, en placer trois mauvais :  $4 \times 150 = 600$  (n'est-ce pas, Monsieur Aynard?). Et voilà comment le livret de cette année comprend cinq cent quatre-vingt-dix-huit numéros. Oh! je sais bien qu'il faudrait être de bronze pour résister aux supplications de M<sup>lle</sup> X., aux sourires de M<sup>lle</sup> Y., ou aux sollicitations touchantes et dignes d'intérêt de M<sup>me</sup> Z. Mais enfin, le Salon n'est pas un asile de nuit pour les besogneux de la peinture; le Salon n'est pas l'antichambre des galeries particulières des membres de la Commission. On est juré ou on ne l'est pas. Quand on fait partie d'une commission exécutive, il y a des toiles qu'il faut savoir exécuter. Il est pourtant si facile de rester banquier, économiste, ou rentier! On ne joue pas au Mécène, quand on ne comprend pas Horace. Il a fallu, nous dit-on, une révolution de palais, pour permettre à M. Grand d'entrer dans le cénacle des initiés. J'en demande une autre qui supprimera le cénacle et les initiés; je demande surtout que l'indifférence des électeurs ne fasse pas le triomphe (je ne dis pas la gloire) des élus.

Cependant, réflexion faite, je vote pour le maintien de l'état actuel; voici pourquoi. Si les exposants étaient jugés par leurs pairs librement et intelligemment élus, il est certain qu'ils seraient bien jugés, et sans appel. Le système présent leur permet une consolation qu'il ne faut pas leur enlever.

Que dirai-je de l'exposition dans son ensemble? Triste, extrêmement triste. Le réalisme est bien décidément le grand vainqueur du jour. Et qu'on ne se méprenne pas à mes regrets. Je comprends et j'admire les conquêtes de nos dernières années sur le terrain des arts; je ne pleure pas sur le style officiel du premier empire, sur ces paysages factices, sur ces peintres convaincus qui étudiaient la grande nature, la fraîcheur mystérieuse des bois, le ruissellement splendide du soleil, en se promenant sur les boulevards de Paris; j'admets toutes les libertés, toutes les audaces. Je veux que le peintre traduise dans ses œuvres la vérité du monde sensible, scrupuleusement étudiée. Mais cette étude

patient, cette observation impartiale et minutieuse des objets extérieurs, n'est pas le but de la peinture, elle en est le moyen. Avec des éléments d'une exactitude nécessaire, il faut que le pinceau jette sur la toile l'impression, le sentiment, l'idée, qui est la condition première du beau. Je loue l'école présente en ce qu'elle a réhabilité la splendeur du vrai, je déplore son enthousiasme de commande pour la grossièreté et la sécheresse du réel. Que nos peintres ne l'oublient pas: pour rendre la nature dans son éternelle jeunesse, il faut la voir, non pas seulement avec les yeux, mais avec ce sixième sens dont parle Raphaël, et qui développe dans les profondeurs de l'âme cet idéal que la nature ne peut pas nous donner, parce qu'elle ne l'a pas.

Une rose n'est qu'une rose: donnez-la à M. Perrachon, et, par une gracieuse disposition, il en fera une allégorie piquante, sans que l'exactitude du dessin ou de la couleur souffre en quoi que ce soit. Quelques hautes herbes, un arbre en ruines, suffisaient à Corot pour créer une émotion pénétrante. Non pas que j'exige, dans certains genres tels que le paysage ou la nature morte, l'affirmation précise d'une idée: je me contente d'une simple impression, pourvu qu'elle existe. Mais quelles que soient les qualités de l'auteur, je ne reconnais dans les froides photographies de la réalité, que l'œuvre d'un artiste, et non une œuvre d'art.

J'entreprends donc ma promenade dans le Salon avec des sentiments d'une sévérité mélancolique. Je pense que la voie où s'engage résolument l'École française est dangereuse pour sa réputation, et j'ai regret de voir tant de talent dépensé pour un résultat si piètre. Puissé-je me tromper! Et du reste, dans ce siècle merveilleux et bouleversé, qui est le nôtre, peut-on répondre, même de son avis? Sommes-nous bien sûrs qu'un siècle prochain n'admira pas l'art contemporain, de même que nous oublions la majesté prétentieuse du style Louis XIV, et le précieux efféminé du style Louis XV, pour admirer la grandeur sévère de l'un, et la grâce étourdie du second? *chi lo sà?*... phrase terrible et commode, oreiller banal et utile où, comme Montaigne, nous endormons notre scepticisme et notre indifférence de chaque jour.

ALPHONSE D'ASQ.



## LETTRES D'UN BOULEVARDIER

Un billet de Victor Hugo. — Dernières ressources. — Les exagérations de plume. — Minuit à quatorze heures! — Théodore de Banville et Louise Michel: *Camée parisien*. — Le président Séguier et deux lignes de latin. — Encore Mme de Kaulla. — L'oiseau plumé. — Légendes amoureuses.

Paris, 27 janvier 1881.

**L**ESUIS bien ému. Je viens de lire le billet suivant adressé au Comité d'aide aux amnistiés :

« J'ai 1,000 francs. Je les envoie aux amnistiés. Il faut commencer l'année par un regard sur ceux qui souffrent. »

VICTOR HUGO

Voilà donc la situation de fortune dans laquelle la France laisse le plus grand génie poétique du XIX<sup>e</sup> siècle !

*Il a mille francs!* Sentez-vous ce qu'a de particulièrement noble, touchant et résigné cet aveu qui est la prémisse d'un sentiment généreux et d'un sacrifice ?

Avec quelle joie, avec quel frémissement il a dû toucher, palper, manier cette somme qu'il lui a été si peu souvent donné d'avoir !



Quelle étrange manie que celle des grands hommes ! Ils ne peuvent point s'habituer à parler comme d'autres, peut-être parce qu'ils écrivent mieux que d'autres, et que ces choses de la vie courante sont bien au-dessous de l'infini et de la puissance de leurs pensées, de leur cerveau.

Ayant à disposer d'une somme quelconque pour un pareil objet, j'aurais écrit tout uniment : « Voici mille francs que j'envoie aux amnistiés. »

Victor Hugo, lui, ne l'entend pas de cette oreille-là. Il faut qu'on constate bien qu'il les a. Ceci bien arrêté, il les envoie. Et puis cette étrangeté de métaphores qui lui fait ajouter : « Il faut commencer l'année par un regard sur ceux qui souffrent. »

A moins d'être aveugle, évidemment.



Cette manie, fâcheuse vraiment, tend à se progager.

On ne veut plus avouer qu'un chat est un chat — non. On fait comme au bon temps des romans chevaleresques, on prend cinquante lignes pour dire de son héros qu'il a vaincu ses rivaux en amour, qu'il a triomphé de sa belle et qu'il l'a conduite à la chambre nuptiale. Vingt pages ne suffisent pas pour conter l'émotion de la chaste Eléonore ou de la superbe Agnès, comme aujourd'hui dix lignes ne sont point de trop pour dire ceci : Il neige !

Par haine de la phrase naturelle et concise, on écrit : « Il y a du froid, de la pluie, de la boue ; on ne rencontre que gens frileusement emmitouflés ; l'horizon est tout blanc » ; et après ce beau ramage on s'écrie, comme à regret de dire la chose telle qu'elle est : « Il neige » !



Théodore de Banville, qui est un de nos meilleurs poètes, qui met en vers ses plus beaux rêves et qui ciselle la rime comme pas un, adore ces attermolements de la plume, et se concentre dans l'infini du songe avec un amour tout particulier.

Il s'est remis, ces jours derniers, à faire de ces *camées* qui ont fait tant de bruit, à leur heure. C'est traité, je vous assure, avec

un art infini. Il y a là-dedans une délicatesse de touche, une habileté, un génie tendre, qui, sans exagération, témoignent d'un artiste puissant.

Ainsi, lisez un peu le portrait de M<sup>me</sup> Louise Michel :

« Cette tête exaltée, poétique, pensive, est une belle tête d'homme par le haut, avec lequel le bas ne s'accorde pas, car elle exprime à la fois de grandes aspirations idéales et des appétits, de violents désirs qui peuvent être ceux d'une immense charité. L'épaisse chevelure est irritée et rebelle ; le front, très haut et fuyant, est retiré vers la tempe, et là, comme écrasé par un doigt impérieux pour arrêter l'essor impatient de l'idée. Les joues sont dessinées par un large plan, et le nez long est d'un beau caractère ; mais il est un peu éloigné de la bouche longue, large, épaisse, venant en avant, qui, ainsi que le menton, obstiné plutôt que volontaire, et les pommettes saillantes, montrent l'âme inassouvie. Le cou est long, ferme, viril, et porte sans faiblir la tête pleine de colères et de rêves. Que regardent fixement devant eux, protégés par d'épais sourcils, ces yeux qui interrogent l'espace et sur lesquels remonte avec révolte la paupière inférieure ? Sans doute, le vague avenir frémissant déjà sous les voiles, ou là-bas, sous les tristes cieus, déjà vus, le tumulte effaré et fou de la mer gémissante. »



J'ai tenu à reproduire en entier, bien qu'il soit un peu long, ce *camée parisien* de Théodore de Banville. J'aurais craint de le déflorer en n'en citant que quelques lignes ; j'aurais craint également qu'on m'accusât de l'avoir tronqué ; je n'ai pas voulu être taxé de partialité.

Mais tel qu'il est, ce portrait, si vous le considérez au point de vue littéraire, il est d'une envergure superbe, et d'une largeur majestueuse. Au point de vue de la ressemblance, c'est, avouons-le, de la cacophonie pure.

Autant vaut parler latin.

Le président Séguier adorait cela. On conte qu'une cause... épineuse se déroula devant lui. C'était un mari prévenu d'un attentat à la pudeur... sur sa femme.

Cela se conçoit difficilement ; mais c'est textuel.

L'avocat de la partie... lésée, dans un discours superbe, s'emportait contre l'époux mal appris, quand soudain, confus, hésitant, il s'arrête.

Le président Séguier lui dit :

— M<sup>e</sup> X\*\*\*, dans le cas où vous vous trouvez, nos pères s'exprimaient en latin,

Me X\*\*\* prend son courage à deux mains :

— Qu'à cela ne tienne, s'écrie-t-il. Et d'un élan convaincu : *Horresco referens! Hic conjux, sine cura honestissimi amoris quem habebat uxor, conducebat illam per celatas et tortuosas... per tortuosas et celatas...*

Et, s'embrouillant davantage, il se récusait, disant qu'en langue latine même ces choses ne pouvaient être dites.

Alors le président Séguier, finement et avec un sourire :

— Nos pères, M<sup>e</sup> X\*\*\*, savaient mieux le latin !



Il est bien regrettable que M<sup>me</sup> de Kaulla ne soit point de l'époque à laquelle le président Séguier fait allusion.

Elle défrayerait la chronique scandaleuse en français, en latin, en grec, et même... en russe !

Vous n'êtes point sans connaître la poursuite dont elle a été l'objet, ces jours derniers. Une vieille dette de vingt mille francs empruntés à une de ses victimes; un homme sérieux, de situation grave, qui s'est laissé séduire, le malheureux! par les caresses intéressées de cette femme néfaste!

Sans réserve pour une situation qu'elle avait créée, M<sup>me</sup> de Kaulla nie le bienfait; elle se décharge du poids toujours lourd de la gratitude. Elle oublie l'amour, l'homme qu'elle a abaissé, les lettres voluptueuses écrites, pour mieux nier la dette.

Le vieil honneur, la loyauté méprisée, le sentiment dédaigné de l'homme honnête s'est réveillé; et voyant qu'on faisait litière de son amour, de sa ruine, de ses bienfaits, de son passé, de ses souvenirs, le vieillard a poussé un rugissement, et il a livré, les yeux enfiévrés, la tête haute, le front relevé, à la créancière de M<sup>me</sup> de Kaulla, la correspondance claire, nette et précise, qui attestait sa créance et son droit.

On demande un écrivain qui puisse mettre cela en latin ou un contemporain de la reine de Navarre, pour ajouter à l'*Heptaméron*...

Ceux-là seuls s'acquitteraient bien de cette tâche... amoureuse!

LEOJEANNE



## LA BELLE CORDIÈRE DE LYON

### II. L'ŒUVRE DE LOUISE LABÉ

— Cinquième article (1) —

CE que nous connaissons des œuvres de Louise Labé tient en quelques pages: une épître dédicatoire à la fille de Claude de Bourges, un poème en prose intitulé: *Débat de Folie et d'Amour*, trois élégies et vingt-quatre sonnets; c'est tout ce qu'elle nous a laissé, si ce n'est pas tout ce qu'elle a écrit. Avec cela cependant, elle est venue jusqu'à nous triomphante à travers les éloges des célébrités de son temps, la jalousie des ignorants et des sots, les épigrammes de quelques fats éconduits et les fabliaux grivois de leurs successeurs qui ont fini par rendre méconnaissable cette intéressante physionomie. Elle est morte il y a déjà plus de trois siècles, et depuis, sous le surnom que ses contemporains lui donnèrent, elle est restée populaire alors même qu'on la connaissait mal.

Le privilège du roi daté du 13 mars 1554 est obtenu pour « quelque *Dialogue de Folie et d'Amour*, ensemble plusieurs sonnets, odes et épîtres... » (2).

(1) Voir le *Monde lyonnais*, des 18 et 25 décembre 1880 et des 8 et 15 janvier 1881.

(2) «... Qu'aucuns de ses amis auroient soustraits et jecux encore non parfaits publiez en divers endroits.» Cette phrase a fait supposer qu'avant l'édition de 1555 quelques fragments des œuvres de Louise Labé avaient

L'ouvrage sorti l'année suivante des presses de Jean de Tournes ne contient cependant ni odes ni épîtres, mais il renferme des élégies dont le privilège ne fait pas mention. Ce volume, fini d'imprimer le 12 août 1555, se termine par un bouquet de vers français, latins, italiens et grecs que les muses du temps ont rimés sans grand bonheur à la louange de la Belle Cordière. Ces petits vers assez médiocres sont-ils placés là comme de blondes et pâles suivantes derrière une brune et piquante demoiselle? Malice de femme dont l'auteur était bien capable.

Considérée comme source de documents pour écrire son histoire, l'œuvre de Louise Labé se divise en deux parts bien tranchées. L'une, composée de la lettre à Clémence de Bourges et des élégies — dont la troisième est une véritable autobiographie — sert à l'étude de son existence; l'autre, comprenant les sonnets et le *Débat de Folie et d'Amour*, sert à l'étude de son talent et de son caractère.

Voltaire, qui s'y connaissait, a écrit: « La plus belle fable des Grecs est celle de Psyché; la plus plaisante fut celle de la matrone d'Éphèse; la plus jolie parmi les modernes fut celle de la Folie qui, ayant crevé les yeux à l'Amour, est condamnée à lui servir de guide. » L'idée, le plan et l'ensemble de la composition du *Débat*, paraissent appartenir à Louise Labé, qui a emprunté à Érasme et aux écrivains de l'antiquité quelques détails intéressants, mais à qui, *jusqu'à plus ample informé*, doit revenir l'honneur de l'invention. Ce poétique sujet, l'éternel débat de la folie et de l'amour, traité en prose à une époque où tout n'était que ramagé d'oiseaux et d'oisillons éveillés par Ronsard et du Belay, est ce que le public connaît le moins de l'œuvre de la Belle Cordière. On lit la fable de la Fontaine et on croit n'avoir pas besoin de lire la prose de Louise Labé.

Un jour, dit le *Débat*, aux divinités de l'Olympe

été livrés à l'impression. Quoi qu'il en soit du fait en lui-même, le mot *publié* n'a pas ici cette signification restreinte et doit être pris dans son acception générale. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les premiers mots de la phrase qui suit immédiatement les lignes citées plus haut: « Et doutant qu'aucuns ne les vouisissent *faire imprimer* en cette sorte, elle les ayant revus et corrigez à loisir, les mettoit volontiers en lumière, à fin de supprimer les premiers exemplaires. » Il ne peut donc être question en cela que de copies manuscrites.

Jupiter offre un grand dîner en l'honneur de l'Amour. Le gentil petit dieu à qui on pardonne tant de choses arrive en retard, tout comme Folie qui le rencontre à la porte et veut passer avant lui ; Amour sans doute est bon enfant, mais alors comme aujourd'hui, qui y touche s'y pique, et la patience n'a jamais passé pour sa qualité dominante. Lui qui voit « aussitôt la victoire gagnée que la bataille donnée », lui qui cité de bien hauts faits dont « n'auront honte les déesses d'en confesser quelques-uns », essaye de frapper cette inconnue qui, la première, a osé le braver et revendiquer comme siens tous les exploits qu'il a accomplis au ciel, sur la terre et dans les enfers.

« Tu as offensé la reine des hommes, celle qui leur gouverne le cerveau, cœur et esprit, à l'ombre de laquelle tous se retirent une fois en leur vie et y demeurent les uns plus, les autres moins, selon leurs mérites », s'écrie la Folie, en lui arrachant les yeux.

Désespoir de Vénus qui fait entendre cette plainte touchante : « Eh ! donc Folie, la plus misérable chose du monde, a le pouvoir d'ôter à Vénus le plus grand plaisir qu'elle eût en ce monde, qui était quand son fils Amour la voyait. » Le maître des dieux, malgré sa sérénité olympienne, ne peut supporter les larmes de la Beauté, ces larmes qui lui semblent une injure à sa justice ou à son pouvoir. Avocats seront pris de part et d'autre et le conseil des dieux en décidera.

Comme intermède, une délicieuse scène entre Jupiter et le pauvre enfant aveugle que sa mère a envoyé « donner le bonjour » au grand juge un peu avant l'ouverture du procès.

C'est bien gentil et surtout bien vrai ce que l'éloquence d'Apollon lui fait dire en faveur de l'Amour et de sa mère la Beauté. Quel dommage que sa mémoire de savant du XVI<sup>e</sup> siècle vienne nous gâter toutes ces belles choses ! Comme tant d'autres qui ont beaucoup appris, il veut à tout prix démontrer qu'il n'a rien oublié. Mercure, à mon avis, s'en tire mieux que son confrère qui est trop confiant dans l'excellence de sa cause — la cause de l'amour avant le péché ! — et qui malgré toute son éloquence, malgré le secours des finesses, des délicatesses et des enjôlements des neuf Muses, ne parvient pas à faire passer son *article*,

comme le dieu des marchands. Il nous intéresse vraiment, ce pauvre Mercure tout embarrassé de son affaire, mais il se glisse avec une telle légèreté à travers les mailles de son filet, que de rapprochements en inductions et de déductions en paradoxes, il fait de la folie la cause première de ce qu'il y a de beau, de bon et d'utile sur notre terre et dans le ciel.

« Demeure donc en paix, dit-il à l'Amour, et ne viens pas rompre l'ancienne ligue qui est entre toi et moi, quoique tu ne l'aies point su jusqu'à présent. »

Le maître des dieux, plus embarrassé que le berger de l'Ida, remet à plus tard son arrêt, et il veut que pendant sept fois neuf siècles, c'est-à-dire provisoirement, la Folie serve de guide à l'Amour et le conduise partout où bon lui semblera.

Telle est, dans une analyse écourtée, l'œuvre la plus étendue de la Belle Cordière, œuvre originale s'il en fut, modèle achevé de finesse et d'observation féminines, où tout ce qu'il y a de bon est bien à elle et où tout ce qu'il y a de défectueux revient en grande partie à son époque. En ce temps-là, Marot, de Paris, aussi bien que Pontus de Tyard, de Mâcon, déclaraient tout haut leur admiration

Pour la muse hauteine  
De ce Scève audacieux  
Dont la tonnante parole  
Qui dens les astres carole  
Semble un contrefoudre és cieus.

Ainsi le dépeint — dans son propre style — l'auteur des *Louanges de dame Louise Labé*, cette pièce anonyme que l'on a récemment attribuée à Guillaume Aubert de Poitiers. Maurice Scève était en effet le chef de cette école de transition qu'à la veille des débuts de la Pléiade, l'influence du génie italien fit éclore à Lyon ; circonstance particulière à laquelle plusieurs de ses poètes ont dû une partie de leur notoriété et même la réputation dont ils ont joui après la perte ou l'oubli de leurs œuvres. Qui dit Maurice Scève pourtant, dit le nuageux, le vague, le tortillé, et, maintes fois, un abstracteur de quintessence qui se contourne dans l'obscur et se tourmente dans le rocailleux (1). Il

(1) Dans ses *Genelles ou Pareilles*, Pierre de Saint-Julien, attribuant le *Débat de Folie et d'Amour* généralement si clair et si limpide, bien des fois si fin et si délicat, presque toujours si simple et si sensé, à « l'érudite gail-



était difficile à ceux qui l'entouraient de se soustraire complètement à la mode dont il était le maître ; aussi quoique en dehors des rivalités et des compétitions d'écoles, ignorant même sans doute ce que c'était qu'une école littéraire, jetant simplement sur le papier, à ses heures de loisir, tout ce qu'elle avait de poésie, de tendresse et d'ardeurs, Louise Labé offre dans ses vers beaucoup des naïvetés, des mignardises et des formes heurtées si chères aux écrivains de son temps, mais elle est et elle reste toujours poète autant qu'elle est femme. Quand une idée la saisit, le mot arrive et son vers jaillit avec une justesse, une netteté et un bonheur d'expression remarquables. Que ses sœurs « les vertueuses dames lyonnaises » lisent son quatorzième sonnet, et qu'elles disent si l'on peut avoir plus de délicatesse sur les lèvres et plus de tendresse au fond de l'âme.

(La suite au prochain numéro.)

Charles Boy.

## SILHOUETTES DU PALAIS

**A**imez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue. J'ai, pour mon compte, au Palais, quelques amis qui pratiquent cet adage, à mon égard, de la façon la plus charitable. Il en est un surtout dont j'aime l'amitié robuste. Il garde à mon endroit comme pour tous d'ailleurs son franc parler. C'est une habitude qui se perd trop parmi nous. Il l'a rapportée de Paris, du monde des étudiants et des artistes, où tous les jours il y a services à rendre et leçons à donner. On ignore alors les ménagements perfides en usage dans notre prude société, et c'est le cas d'écrire qu'on n'y mâche la vérité à personne, à ses amis moins qu'à tout autre. Et lorsque autrefois on a pu dire son fait à Carolus Duran, à Bastien Lepage ou à Mounet-Sully, jugez si l'on a le droit de malmenier à son aise un pauvre chroniqueur lyonnais ! Ce cher ami est, d'ailleurs, un galant homme en tout point et les jeunes au palais gobent assez ce jeune si sincère avec lui-même et si franc avec tout le monde. Un vrai gentleman. Il porte très bien par ce temps d'hiver un pardessus collant, et en tous les temps un chapeau de forme à la dernière mode. Il y a sous ce chapeau une figure colorée,

lardisé » de Maurice Scève, nous démontre qu'il n'y entend rien. La muse audacieuse qui avait besoin de quatre mille quatre cent quatre-vingt-dix vers pour célébrer la *Dalie objet de plus haute vertu*, était incapable non pas seulement d'écrire, mais encore de concevoir ce tout petit poème en prose.

entourée d'une barbe farouche et deux yeux petits et clairvoyants, à ce qu'il paraît, dissimulés du reste derrière un binocle aux verres bleuâtres. Son amitié grondeuse vous parle avec une grosse voix bon enfant : on dirait un boule-dogue fidèle qui aboie.

L'autre jour, le boule-dogue a aboyé contre moi :

Ah ! ça, mon cher, tu t'es mis dans la tête de faire des silhouettes du palais, et cela, à Lyon, la ville timorée par excellence ; et tu crois faire ces silhouettes avec indépendance, tandis que tu es condamné à l'éloge à perpétuité ; et tu crois pouvoir être sincère...

Mais je le crois vraiment...

Allons ! va bien tant qu'on s'attaque aux gens d'esprit : il est vrai qu'ici ils le sont tous plus ou moins, si l'on prend au mot. Mais ne t'y fie pas trop ; à supposer qu'on s'intéresse à tes articles, ce qui est douteux, les uns t'en voudront de ton silence ; les autres, de tes paroles ; tous auront l'air de t'en vouloir de tes compliments... qu'ils méritent. Des victimes que tu couronnes de fleurs ! et si tu reçois des épigrammes, je parie en cent que tu ne devines pas d'où elles tombent ! Tu sais, nous autres Parisiens, nous ne sommes pas des flatteurs. (Mon ami n'est pas sans tirer quelque vanité de sa franchise, et prend facilement les autres en pitié.) Mais, toi, tu estompes trop. J'ai dit cela à Bouguereau dans le temps en plein Salon... Voistu, quand on fait un portrait, il faut obtenir la ressemblance à tout prix, et accuser énergiquement les ombres. Pour mon compte, je déteste les miniatures, et si j'en ai dans mon cabinet, je ne les garde, mon cher, que par souvenir. Tout cela est trop mou, trop lâche, trop fade. Du noir, mets du noir ! Et puis tu n'as pas l'air de savoir ce que c'est que la fantaisie en littérature. Garde-toi du cliché. Nous autres, Parisiens, nous aimons la variété. D'ailleurs, laisse-moi te dire que pour un homme qui se pique de courtoisie, tu as manqué au premier de tes devoirs. Puisque tu hausses tes prétentions jusqu'à te faire portraitiste des avocats, tu aurais dû, ce semble, commencer par le bâtonnier de l'ordre. Il est, je crois, assez connu pour mériter cet honneur, et tu avais là une magnifique occasion de parler à ton aise et avec indépendance sur le compte d'un homme d'esprit : tu as traité le bâtonnat comme une royauté carlovingienne et tu n'as fait place qu'aux maires du palais. Tu n'es pas sans savoir que, choisi par le vote libre de ses confrères, le bâtonnier est ou doit être un personnage remarquable, en tous cas digne d'étude par son passé, son intelligence ou son caractère. Mais n'oublie pas de mettre du noir et de faire la part des défauts. Voilà notre genre, à Paris. A propos de Genton (il l'appelait ainsi tout court, de la façon la plus

irrévérencieuse) tu peux faire son portrait physique d'après tes souvenirs peut-être, mais surtout d'après une charge de Labbé, que tous les Lyonnais connaissent. Moi qui ne suis point timoré comme toi, je prendrais cette charge de Labbé, la *Salle des Pas perdus*, et je tenterais l'aventure au risque de fâcher les gens dont je parlerais; s'ils ont de l'esprit, d'ailleurs, ils ne se fâcheront pas.

Tu as bien remarqué, toi aussi, le petit personnage qui remplit à lui seul tout le premier plan de cette humoristique caricature. Il y a dans le fond des avocats affairés: on reconnaît le grand Dulac à sa taille, à sa toque, à son nez, à ses cheveux ébouriffés. Mais là sur le premier plan, il y a un monsieur qui n'a pas la toge, lui, et qui cause dans un groupe d'avocats, non pas comme un client, mais comme un confrère. Il a, ma foi, une fort belle tenue, malgré sa taille courte, pleine et pas encore massive — et il est difficile de mieux porter que lui le chapeau de forme aux larges ailes et un abdomen d'honnête dimension. Cet abdomen à lui seul est plein de dignité, et pour parler comme Ignotus, on dirait d'un acolyte qui officie devant le prêtre. La taille est fortement cambrée et par derrière ne tombe pas d'une seule pièce. Les reins sont rentrés, et le pardessus ou l'habit d'une bonne coupe suit cette ondulation de la façon la plus correcte. La tête de ce personnage est d'un épicurien spirituel. Le nez est recourbé comme le bec d'un oiseau de proie; sans être long, il rentre sur la bouche par un angle bien déterminé. Le monsieur porte toute la barbe, encore brune, taillée court sur les joues et ne faisant que les ombrer, tandis que sur le menton, elle est assez fournie et coupée en pointe. Les cheveux sont ras, et laissent les bords du chapeau s'évaser à plaisir. Voilà M<sup>e</sup> Genton. L'artiste, qui voulait faire une charge, a fait un portrait. Il a même saisi le geste de son homme: Genton, d'ordinaire, ne gesticule que de l'avant-bras, rarement du bras entier, et presque toujours de la main seulement. Et cette main le plus souvent tient quelque chose. Ici, dans la charge de Labbé, c'est une canne; à l'audience, c'est le binocle. Ce binocle, suspendu à un long cordon, repose négligemment sur la poitrine. A tout autre endroit il paraît mal à l'aise, même sur le nez de son propriétaire, et il a tôt fait alors de descendre sur les narines récalcitrantes qui ne peuvent plus le retenir, et M<sup>e</sup> Genton, à toutes les minutes, est obligé d'arriver au secours de ce binocle rebelle et capricieux.

Voilà ce que je dirais de Genton et point ne me préoccuperais, mon cher, comme toi, de savoir si le portrait lui plaira ou ne lui plaira pas... Nous autres, à Paris, nous sommes indépendants; nous ne goûtons pas la peinture à l'eau de rose, et nous condamnerions encore Aristide à l'exil. Mais toi, tu ne vois que des qualités partout, et ce

qu'il y a de pis, des qualités extraordinaires: un tel a beaucoup d'esprit: un tel a une grande éloquence. Mais non! Dis: Un tel a de l'esprit, un tel de l'éloquence, et rien de plus: et comme cela personne ne pourra dire: Voilà un chroniqueur qui fait de la réclame. Ainsi en parlant de Genton que tu as oublié, eh bien, garde-toi de t'exclamer: M<sup>e</sup> Genton est un orateur, et un orateur merveilleux! Et pourquoi? Mon Dieu! parce que ce n'est pas un orateur dans le vaste sens qu'on attribue à ce mot: il semble que pour porter ce nom, il faille l'exubérance de la pensée, de la voix, du mot et du geste, et M<sup>e</sup> Genton est pondéré, mesuré en tous points; mais c'est mieux qu'un orateur: c'est un causeur, et comme tel il appartient à une espèce assez rare; un causeur plein de bonhomie, et pas bonhomme du tout; qui sait tout le prix de la réticence et du demi-mot. Ce n'est pas un mystique ni un mystérieux; croyant peut-être, mais peu crédule, il est, sans être dupeur, incapable d'être la dupe de personne.

Ah, mon cher ami, à tant faire que d'étudier un homme, il faut analyser les détails, examiner les procédés de travail ou de discussion. Ainsi tu serais facilement porté à croire que M<sup>e</sup> Genton s'abandonne, grâce à sa verve et à la tournure de son esprit, aux hasards de l'improvisation. Erreur, mon cher ami, erreur! Il est homme à combiner, de la façon la plus attentive, les moyens qu'il mettra en œuvre, et à refondre plusieurs fois la phrase qui tout à l'heure semblera éclore spontanément de son cerveau. Aussi grâce à ce procédé, si, suivant les causes, il est parfois l'avocat aux longs discours, il n'est jamais l'avocat aux discours ennuyeux. Je tiens de lui que le soir, avant de se coucher, il réunit les éléments de ses procès, et que sa pensée, pendant la nuit, achève la préparation... On voit que la nuit lui porte souvent conseil. M<sup>e</sup> Genton ne récite pas et ne prêche pas; il raconte surtout, et sait raconter en évitant l'intonation monotone de X... ou l'intonation emphatique de Z...

C'est qu'il est terrible, mon ami, tant il a l'habitude d'appeler par leur nom les personnes ou les choses!

Tu sais, moi je ne coupe pas dans le sentiment, comme nous disons à Paris; eh bien, je reconnais que M<sup>e</sup> Genton est non seulement capable d'être ému, mais est capable d'émouvoir... Tiens, il y a à peu près un mois, à la réunion des avocats pour l'échange des vœux de bonne année, il s'est abandonné à un de ces mouvements du cœur que tout le monde comprend et auxquels tout le monde applaudit, quand il évoqua dans sa piété filiale le souvenir de son père, jadis bâtonnier de l'ordre, pour envoyer à cette pieuse image qui se dressait devant lui l'hommage de son respect et de son amour!

A propos, si jamais tu t'avisais de faire le portrait de

Genton, il serait convenable de ressusciter la figure de cet ancien bâtonnier... de fouiller la vie publique du nouveau. d'enrichir par quelques faits ou quelques dates la nomenclature un peu terne des qualités. Sais-tu, par exemple, que, député sous l'empire, il fût rapporteur de la dernière loi sur la presse et qu'il fit preuve dans ces débats des plus sérieuses qualités? Car enfin il faut rendre à César ce qui est à César! On connaît sur le compte de M<sup>e</sup> Genton beaucoup d'anecdotes... et on lui prête je ne sais combien de bons mots dont l'authenticité est, à ce qu'il paraît, incontestable. On lui prête même des boutades cruellement impertinentes: «Croyez-vous qu'on vienne à la Chambre à cheval sur un sac d'écus?» s'écriait-il une fois au Palais législatif, à propos d'un candidat très riche, dit-on, qui croyait, à tort ou à raison, que les marteaux d'or faisaient tomber toutes les portes...

Si j'étais à ta place, je me mettrais singulièrement à l'aise vis-à-vis de mes silhouettes. Je serais juste mais implacable. J'avoue qu'il faut pour cela quelques qualités d'observation qui te font un peu défaut, et tu es, comme les myopes, trop rapproché de l'objet que tu regardes. Mais appelle-moi à ton secours dans les moments difficiles, et j'apporterai du noir! On sait que si parfois je traite mes amis d'imbéciles, je suis toujours cependant disposé à leur rendre service.

M<sup>e</sup> GRIPPEMINAUD.

## A SARAH BERNHARDT

SOUVENIR DU SIÈGE DE PARIS

*On vous aime — des yeux — Sarah, quand, sur la scène,  
Votre beauté charmante anime tour à tour  
Les rôles variés d'ingénue ou de reine;  
Ou bien quand votre esprit, aussi pur qu'un beau jour,*

*S'incarne en ce passant qui gazouille l'amour.  
Mais lorsque, abandonnant les jeux de Célimène,  
L'actrice disparaît devant la citoyenne  
Qui soigne nos blessés, victimes d'un pandour;*

*Quand on vous voit, penchée, attentive et discrète,  
Près du lit d'un mourant que la fièvre inquiète,  
N'ayant d'autre ornement qu'un costume de sœur;*

*Quand vous allez porter un rayon d'espérance  
A tous ces malheureux, défenseurs de la France,  
Croyez-moi bien, Sarah, l'on vous aime — du cœur.*

A. DE LAGUIONIE.



## CAUSERIE MUSICALE

N'ai pas découvert le fabricant de couvertures de voyage qui a fourni à M. de Keghel la belle couverture rouge, bleue et blanche qui orne son torse dans le *Faust* de Gounod, mais j'ai séduit à prix d'or son domestique, la caisse du *Monde lyonnais* est assez riche pour me rembourser cette forte dépense (2 fr. 50), et je connais l'adresse de son tailleur. Je peux donc informer avec joie nos lecteurs que ceux qui voudront se procurer une paire de caleçons gris, comme ceux qu'il porte au quatrième acte de *Rigoletto*, n'auront qu'à s'adresser à l'administration. Il en sera remis un exemplaire à tout abonné de dix ans. Quant à la couverture, la justice informe, et dès que j'aurai découvert le délinquant, le fabricant, veux-je dire, nos abonnés seront servis les premiers. Si les artistes des villes voisines tenaient à se procurer le modèle, les dessinateurs spéciaux du *Monde lyonnais* sont à l'œuvre, et on l'expédiera par le retour du courrier à toutes les demandes.

Il y a bien aussi un chapeau d'une forme bizarre, qui a excité quelque peu l'hilarité des spectateurs. J'estis en train de le faire dessiner par la même occasion. Je n'ai pas pu, malgré tous mes efforts, me procurer les modèles des autres costumes. Je demande pardon à mes lecteurs, mais il me faut plus de temps que je n'en ai pour faire exécuter les dessins.

Je n'insiste pas davantage sur ces détails qui ont bien leur importance; mais nos artistes ne devraient pas oublier qu'il faut compléter leur éducation sous le rapport du costume comme sous le rapport du chant, s'ils veulent arriver à des effets d'ensemble qui n'excitent pas le rire quand la scène ne comporte pas ce genre de manifestation.

La représentation de *Faust*, malgré ces quelques légères critiques de costume, a été plus que satisfaisante.

M<sup>me</sup> Jeanne Devriès a eu les honneurs de la soirée. Très touchante dans la scène de l'église, elle a été d'un dramatique achevé dans le trio final.

Quand de Keghel aura laissé son rhume et sa couverture au vestiaire, il fera un *Faust* très présentable.

Bacqué est bien toujours un des plus beaux Méphistophélès que l'on puisse voir.

L'Opéra de *Rigoletto*, qui marque la première ascension de Verdi sur les nouvelles formules musicales, et qui démontre de la part de ce maître du drame lyrique une étude plus approfondie des ressources de l'orchestration, s'est ressenti de la hâte avec laquelle on l'a représenté.

Séguin a besoin de creuser son rôle, un des plus difficiles de la voix de baryton, et d'ailleurs écrit un peu haut pour lui.

Keghel n'a point l'allure qui convient au duc ou au roi. Sa voix est à l'aise dans le quatuor, mais il phrase d'une manière trop commune, et ne se doute pas assez de la situation. Néanmoins ce sera un de ses beaux rôles, quand il y mettra plus de hardiesse et de désinvolture. Montfort est un Sparafenile de la plus belle venue, et son rôle est beaucoup mieux chanté par lui qu'il ne l'est ordinairement par les *bassi* italiens.

M<sup>me</sup> Jeanne Devriès est très bien en Gilda. Maintenant qu'elle semble avoir renoncé à tous ces effets de mauvais goût dont elle ornait ses rôles, et qu'elle respecte la musique qu'elle chante, sans y rien ajouter de sa composition, elle reconquerra sans peine, la faveur du public, qu'elle avait perdue. Il n'est digne ni de son talent ni de sa réputation de s'amuser à toutes ces cascades de la mauvaise école. Je la félicite donc d'être revenue aux saines traditions, et ne peux que l'encourager à continuer.

Nous avons eu beaucoup d'autres séances musicales. Je les renvoie à la semaine prochaine ; avec le concert de la Fanfare lyonnaise, je parlerai de la Landwehr genévoise, et des deux concerts qu'elle nous a donnés au bénéfice des pauvres.

La Lyre sacrée a redonné une audition de la *Gallia* de Gounod, qu'elle avait fait entendre à Saint-Bonaventure. Le concert a réussi et a eu beaucoup de succès. Cela fait honneur à Reuchsel, qui dirige avec goût cette société mixte, et qui le fait avec beaucoup de dévouement et de talent.

Il me reste à peine assez de place pour dire un mot des *Mousquetaires au couvent*.

Je laisse au collaborateur littéraire le soin de parler du livret, qui est peut-être amusant. Quant à la musique...

Beaumarchais raconte bien quelque part, que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante, mais je regrette que la réciproque ne soit pas vraie, pour le cas présent.

Et véritablement je n'ai pas assez d'espace pour traiter convenablement un sujet où il y a de la musique d'Offenbach, d'Hervé, de Lecoq, de Jonas, de Delibes, d'Auber, de Planquette, de Lacome, de Litolf et même de l'auteur des *Mousquetaires au couvent*. Ce sera pour la semaine prochaine.

Octave d'HAULY-RÉMY.

## ÉCHOS DE LA SEMAINE

Un grand tournoi de billard, dont M. Vignaux, le vainqueur de Slosson, a été le héros, a eu lieu la semaine passée au café du XIX<sup>e</sup> siècle. Premier jour, partie entre MM. Vignaux, Barbaroux et Demans; second jour, lutte entre ces deux derniers. M. Barbaroux a laissé son adversaire à 362 points sur 600. Troisième jour enfin, partie en 800 points entre M. Demans et

M. Vignaux qui rendait 300 à son adversaire. M. Demans, malgré deux séries dépassant 60, est resté à 147 carambolages, M. Vignaux a fait les 800 points en neuf reprises, ce qui donne 89 points en moyenne par reprise. Ses trois plus fortes séries américaines avaient été de 235, 108 et 335 carambolages.



M. Simon, directeur du Théâtre-Bellecour, va installer prochainement à la salle du Gymnase, dont il est également locataire, une troupe de comédie et de vaudeville.

SAINT-POTHIN

## REVUE DRAMATIQUE

**N** j'étais toujours aux *Pilules du diable*... Plus on la creuse, cette brillante féerie, plus on y trouve. Je croyais bien connaître les bourdons bleus ou les pigeons blancs... Eh bien! pas du tout, ils avaient encore pour moi beaucoup d'inconnu et d'exploré. Je croyais savoir par cœur l'opulente protectrice d'Albert et d'Isabelle... Mazette! Philinte, mon ami, tu n'étais qu'un âne, et ta lorgnette te l'a bien fait voir!

Mais tout n'est pas rose... et mes yeux ont eu, ce soir-là, une perspective moins agréable que l'apparition court-vêtue de cette grande maîtresse des dieux et des hommes, la Folie. Au cinquième rang des fauteuils, il y était, le pauvre vieux, que j'ai un peu blagué dans mon avant-dernière. Oh ces yeux! ce mépris! cette tête! ce regard fulminant! Je me faisais petit, petit... Quand on (devinez qui!) m'apporta le poulet suivant que mon impartialité me fait un devoir d'insérer...

MONSIEUR PHILINTE,

Journalistes d'occasion, ou d'habitude, vous êtes tous les mêmes. — Vous avez de l'esprit quelquefois, de la méchanceté toujours. Dans votre avant-dernière revue, vous vous êtes permis, à mots couverts, de raconter l'histoire d'un honnête vieillard. Cet honnête vieillard, c'est moi. Vous avez tourné en ridicule l'industrie qui m'a enrichi, et qui, par conséquent, diffère de la vôtre. Vous avez d'ailleurs tiré sur vos troupes : ne sommes-nous pas, vous et moi, fabricants de *colles*? Etes-vous bien sûr de ne pas cacher au fond de votre portefeuille une tragédie en plusieurs actes, sans pouvoir, comme moi, vous donner le mérite de l'avoir perdue? Si j'ai été fou, répondez-vous de ne pas l'être?

Je suis actionnaire du Théâtre-Bellecour, mais je n'en protège pas les ouvreuses. Si j'assiste quatorze fois de suite aux *Pilules du diable*, au moins je ne me permets pas d'insinuer que Mme Donvé joue moins bien qu'elle ne s'habille ou que Mlle \*\*\* se déshabille mieux qu'elle ne danse.

Vous le voyez, Monsieur, vous me forcez à vous dire

vos vérités, et les rieurs seront pour moi. Entre nous, votre Revue n'avait même pas le mérite d'être divertissante, et l'on se demandait à quoi pouvait servir cette charge contre un bonhomme inoffensif et contre une pièce plus inoffensive encore. Ce n'est pas tout, Monsieur Philinte, de s'improviser journaliste, ou chroniqueur dramatique: il faut pour cet honorable métier, une expérience rassise de ces dames, une connaissance approfondie de ces messieurs, et l'usure que font subir à une ardeur juvénile dix ou vingt années de coulisses. Vous dites ce que vous pensez: défaut capital! Il faut imposer au public une vérité de convention, une admiration de commande, des éreintements intéressés. Êtes-vous prêt à remplir ce programme? Non? eh bien, passez-moi la plume, et faites à Madame Thémis amende honorable pour votre ingratitude, que Thalie et Terpsichore vous ont amplement rendue.

Votre dévoué collègue.

Y.

EX-FABRICANT DE COLLE DE POISSON.

Pour copie conforme:

PHILINTE.

## COURRIER THÉÂTRAL

Pascal Fargeau. — Janot. — Le Cercle des Papillons

Paris, 27 janvier 1881.

M<sup>r</sup> JULES DE MARTHOLD vient de faire représenter au théâtre Cluny un drame écrit depuis 1873. Pascal Fargeau n'a qu'un acte. L'idée est des plus fortes: Pascal, trompé par sa maîtresse, l'épouse pour avoir le droit de la tuer et, à la première preuve de son infidélité, il l'étrangle.

Une action analogue avait déjà été développée sur la même scène, avec les *Noces noires* de M. Maurice Montégut. Lequel est antérieur à l'autre des *Noces noires* et de Pascal Fargeau? je ne sais. Toujours est-il que le drame de M. Montégut a été fort bien accueilli, il y a un an, et que les applaudissements n'ont pas manqué l'autre soir à celui de M. de Marthold.



Tous les critiques se sont évertués à dire que *Janot*, la dernière création de la Renaissance, a été tiré par MM. Meilhac et Halévy de telle ou telle pièce jouée en telle ou telle année. Quelques-uns ont cité Voltaire. Voltaire et toute date plus ou moins exacte à part, cette opérette est pleine de l'esprit le plus parisien. La musique en est inférieure aux anciennes partitions de M. Lecoq. Sera-ce un succès? Nous renvoyons la réponse à la fin du froid et au complet rétablissement de Mlle Granier, encore un peu souffrante.



Le Cercle des Papillons, sous l'aimable présidence de M. Raymond Vignat, a donné une matinée intime des plus réussies. Nous y avons applaudi *Un mari qui pleure*, fort bien joué par Mmes Josset, Dunois, Léa Félice et MM. Vertin et Courcel; la *Date fatale*, avec M. Vertin et Mlle Félice, le duo de *Mirville*, par Mlle Haussmann et M. Pujol; *A la porte*, avec M. Dunois et M. Houlet, et le *Rendez-vous* délicieusement rendu par Mlle Jones et M. Vignat.

TONY VIDY.

## NÉCROLOGIE

LOUIS GAREL

UN poète qui eut dans notre ville une certaine réputation politique, vient de mourir. Louis Garel, né à Lyon en 1840, y fit ses premières études, et revint s'y fixer après avoir fait son droit à Paris. Il collabora alors à la *Chronique du jour* avec Pierre Dupont; *Guignol* et *la Marionnette* ont inséré, sous le pseudonyme de *Pivoine*, un certain nombre de ses poésies. Jeté par quelques amis dans les événements de 1871, il passa à l'étranger pour esquiver la condamnation qui le frappa. Après huit années d'exil en Allemagne, en Hongrie et à Rome, ramené à Lyon par l'amnistie, il y fut élu conseiller municipal. Jean Sarrazin, son ami, dans la note qu'il vient de lui consacrer au *Moniteur de Lyon*, dit à ce propos: « Il se croyait un homme politique, appelé à rendre de grands services à son pays en général et à ses électeurs en particulier. La destinée, qui veut que chacun reste dans son rôle, le fit toujours échouer; elle le voulait poète, et pas autre chose: il eut le tort de ne pas vouloir le comprendre. »

Garel a publié l'an dernier un recueil de vers, *la Sève*, dont presque toutes les pièces sont antérieures à 1870; il est donc probable que ses amis trouveraient dans ses papiers de nombreuses œuvres à publier. Ses poésies sont imprégnées d'un vif sentiment de la nature; il est regrettable que sa grande facilité de versification l'ait souvent empêché d'en polir davantage la forme.

ÉLIE VALLENAS

## CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON. — *Séance du 11 janvier 1881.* — Renouvellement des commissions. L'Académie nomme M. Locard archiviste en remplacement de M. Mulsant. Elle ne pouvait faire un meilleur choix.

*Séance du 18 janvier 1881.* — M. Ferraz, à peine revenu de la session du Conseil supérieur de l'instruction publique, prend possession sans cérémonie du fauteuil présidentiel. M. Ferraz a du port, de la voix et du geste. Aura-t-il ce qu'il faut, en outre, pour diriger une assemblée pleine de vie, de mouvement, d'enthousiasme? nous le dirons dans un an.

La parole est d'abord à M. Desgranges, qui dissèque admirablement, dans un style clair, rapide et précis, deux ou trois ouvrages du docteur Delore, en vue d'une candidature essentiellement platonique, attendu qu'il n'y a aucune place vacante dans la section de médecine à l'Académie, et je ne sache pas qu'un des titulaires actuels soit disposé à s'en aller. Mais l'œuvre analysée n'en est pas moins intéressante par les faits curieux que l'élégant rapporteur y découvre et par les remarques qu'il y ajoute, particulièrement sur les cas de rage imaginaire ou simulée.

M. Locard, tout frais sortant de son élection de bibliothécaire archiviste, présente à la Compagnie, comme don de joyeux avènement, un catalogue manuscrit des coquilles vivantes du département de l'Ain. Il paraît que ce n'est pas une petite affaire que de recenser tous les mollusques qui habitent un département français: le savant Lyonnais a dû s'adresser à trente-sept de ses collègues de l'Ain pour obtenir une demi-douzaine de réponses utiles. La faune malacologique de ce département est pourtant des plus remarquables et des plus variées; elle renferme à elle seule les deux tiers des espèces connues. Elle offre même cette particularité singulière, difficile à expliquer, que le lac de Silan est habitée par une *Limnée* qu'on ne trouve que dans les eaux du bleu Danube. De pareils travaux semblent faits exprès pour enrichir les Mémoires de la docte Compagnie.

Voici, après M. Locard, M. Guigue qui s'élance à la tribune. Il vient d'apprendre qu'un dragage est sur le point de commencer en aval du pont de la Guillotière. Plus de quinze cents blocs de pierre ont été jetés là, dans le temps, pour défendre les îles disparues contre l'invasion du fleuve. Ces blocs, débris des vieux monuments lyonnais, sont couverts, on le sait, d'inscriptions précieuses pour notre histoire locale. Ne convient-il pas de profiter de l'occasion pour retirer des eaux quelques-uns de ces trésors et augmenter notre musée épigraphique ? S'il faut demander une autorisation, on l'obtiendra pour sûr ; s'il faut s'entendre avec les ingénieurs, on le tentera ; s'il faut dépenser quelque somme d'argent, on la trouvera. L'Académie, toujours soucieuse des intérêts de la science, ne se le fait pas dire deux fois. Elle nomme sur-le-champ une commission, avec pleins pouvoirs pour résoudre toutes difficultés dans la huitaine.

Et voilà ce que peut faire en deux heures une académie de province !

SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE DE LYON. — *Séance du 21 janvier 1881.* — Dans cette séance très intéressante, la géographie a quelque peu fait reléguer l'économie politique au second plan. En effet, M. Berlioux, le sympathique et populaire professeur de la Faculté des lettres, nous a fait une savante conférence sur les voies de communication et les relations commerciales ouvertes entre l'Afrique du Nord et l'Afrique intérieure. Aujourd'hui l'Afrique est attaquée de tous côtés par les Européens, partout on cherche de nouveaux débouchés aux produits de notre industrie. Malheureusement le continent africain intérieur est d'un accès bien difficile : l'inclémence des déserts qu'il faut traverser, la férocité et le fanatisme des peuplades qui l'habitent, arrêtent les plus intrépides. Les routes du Nord africain ne sont pas à notre disposition, toutes elles vont aboutir en des pays musulmans de la côte de la Méditerranée, et cela afin que nous autres Français nous ne puissions pas nous apercevoir de la déplorable marchandise qu'on y transporte, à savoir, les esclaves que les chasseurs d'hommes arabes amènent du fond de l'Afrique.

M. Berlioux pense que pour le moment, il nous faut abandonner le projet d'ouvrir une grande route du Nord de l'Afrique jusqu'à l'intérieur, les dépenses d'un railway seraient énormes, la construction difficile, le revenu de l'entreprise à peu près nul, car il n'y aurait qu'un commerce insuffisant pour l'alimenter ; la fameuse Tombouctou n'est qu'une petite ville de 13,000 âmes qui ne fait qu'un faible commerce d'esclaves en grande partie. Rien à tirer de sérieux de ce côté. Il vaudrait bien mieux unir le Sénégal à la mer Rouge, ce serait alors la vraie voie de commerce non à travers le désert, mais dans un pays peuplé et fertile. Pour le moment, il nous faut encourager, tous tant que nous sommes, les œuvres patriotiques et humanitaires qui ont pour but la conquête de l'Afrique.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, SCIENCES ET ARTS UTILES DE LYON. — *Séance du 14 janvier 1881.* — Sous la nouvelle présidence de M. Marnas, M. le professeur Saint-Cyr, dans un mémoire plein d'une haute érudition, reprend la suite de ses études sur le *colostrum* et sur les phénomènes chimiques et physiologiques qui accompagnent la production du lait chez les animaux mammifères. M. Salveton rend à la Société un compte détaillé du concours régional tenu cette année à Clermont-Ferrand.

*Séance du 21 janvier 1881.* — Le secrétaire de la Société, M. Lorenti, dépose sur le bureau trois cents exemplaires du travail de M. le Dr Crolas sur les résultats obtenus en France par l'emploi du sulfure de carbone pour la destruction du phylloxera, travail des plus consciencieux mis à la disposition de tous ceux qu'un pareil sujet peut, hélas ! intéresser. M. Gobin donne des détails sur les carreaux ou briques employés dans la construction et fabriqués à Reims avec de la terre calcaire sans cuisson. Le procédé, des plus économiques, peut cependant avoir ses inconvénients. D'après M. le Dr Arloing, l'emploi de matériaux ainsi fabriqués aurait été l'une des causes de la ruine des faubourgs de Toulouse lors des inondations de 1875. Suivant M. Vignon, ces briques non cuites étaient déjà mises en œuvre dans l'antiquité, et peut-être faudrait-il leur imputer la destruction de Ninive et de Babylone.

ARGUS.



## DERNIÈRES PUBLICATIONS LYONNAISES

REVUE DU LYONNAIS. — 60<sup>e</sup> livraison, décembre 1880. — L'oiseau de l'espérance, poésie, par Marius Grillet. — Documents pour servir à l'histoire des guerres de religion en Languedoc, au XVI<sup>e</sup> siècle, par le comte de Lupé. — Les monuments d'art de la Primatiale de Lyon (fin), par Léopold Niépce. — Le fief de Plantigny, par Paul de Varax. — Les hécatombes de la vengeance, par L. Montauray. — Petites nouvelles lyonnaises, par L. Morel de Voleine. — Notice bibliographique sur les œuvres du P. Ch. Fr. Menestrier, par Joseph Renard. — Quelques lettres inédites de Charles Descluze. — Lettres inédites d'Edgar Quinet. — L'éveil de l'amour, par Alix de Bérageon. — Quelques pièces concernant Chinard. — L'Obituaire de Saint-Pierre de M. Guigue, compte rendu par le baron Raverat. — Chronique locale, par A. V. — Table des matières du tome X.

LYON-REVUE. — N<sup>o</sup> 6 : Décembre 1880. — Le Sonnet, sonnet par J. Souliary, dessin inédit par E. Froment. — Autres Temps ! autres Fleurs ! poésie inédite par Jean Tisseur. — Nos Contemporains : Figure lyonnaise. — Sous le Gui, nouvelle inédite par Mme S. Blandy. — Cérémonies religieuses au Japon : Les Bonzes, texte par Émile Guimet, dessins par Félix Régamey. — Hospitalité dangereuse, sonnet par A. Storck. — Paysages d'Hiver, par Edmond Jumel. — Histoires et Archéologie lyonnaise : Notice sur la Confrérie des Pénitents de N.-D. du Conflon, par Paul Dissard. — Lettres à mes concitoyens : Poésies de Bouilhet, par André Herman. — Les Lyonnais dignes de mémoire : Le maréchal de Villeroi, documents inédits publiés par Félix Desvernay. — Bulletin bibliographique, artistique et archéologique : Magasins d'objets d'art, Bailly, Dussuc, Lacarrière, Méra ; Tableaux de Jules Noël, Ponthus-Cinier, Lorlet, Arlin, Lévigne, Carrand, Appian, Geisser, Guichard, Beauverie ; Construction de deux Écoles normales à Lyon, projets de MM. César Pompée et Adolphe Coquet ; un futur enlaidissement, le pont de la Feuillée. — Revue musicale : Le Mois théâtral à Lyon, décembre 1880, par C.-A. Raymond. — Drame et Comédie : Théâtre-Bellecour : Jean Baudry ; les Deux Orphelines, par A.-G. Claude.

LYON SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIEL. — N<sup>o</sup> 10 : 1<sup>er</sup> janvier 1881. — La Ramie et son exploitation industrielle, par A. Léger. — Les chemins de fer lyonnais par M. A. Locard. — La question des eaux potables à Lyon en 1880 (2<sup>e</sup> article), avec planche, par A. Marchegay. — De la nutrition au point de vue dynamique (1<sup>er</sup> article), par le Dr Ferran. — L'Observatoire de Lyon : Tables de novembre, par Ch. André. — Le concours des écoles normales du Rhône, par A. Coquet.

CONSTRUCTION LYONNAISE. — N<sup>o</sup> 21, décembre 1880. — Les chemins de fer lyonnais. Etat actuel de la question (suite), par A. Locard. — Jurisprudence du bâtiment : marché à forfait, architecte, entrepreneur, par A. Palmarini. — Concours. — Chauffage et ventilation des lieux habités. — Avis et renseignements divers. — Demandes en autorisation de bâtir. — Travaux particuliers commencés à Lyon. — Cours des matériaux de construction. — Mises en adjudication. — Les nouveaux propriétaires.

Planches. — Carte des chemins de fer lyonnais.

LYON-HORTICOLE. — Décembre 1880, n<sup>o</sup> 23. — Chronique, par V. V.-M. — Association horticole lyonnaise : Avis aux sociétaires. — Culture des fuchsias, par L. Maury. — Les insectes nuisibles en horticulture, par J. Nicolas. — Note sur les climats, traduite du *The Garden*. — Étude pomologique sur les poires (suite), par Routin. — Revue des catalogues.

Décembre 1880, n<sup>o</sup> 24. — Chronique, par V. V.-M. — Procès-verbal de la séance de l'Association Horticole lyonnaise, par J. Nicolas. — Enquête sur les effets produits par le froid sur les plantes, pendant l'hiver 1879-1880. — Les insectes nuisibles en agriculture (suite), par J. Nicolas. — Association Horticole lyonnaise : Avis aux sociétaires. — Table des matières contenues dans le second volume de 1880.

Janvier 1881, n<sup>o</sup> 1. — Chronique, par V. V.-M. — Le fou de la rose, par Alphonse Karr. — L'arbre à pin, par L. Mazier. — Culture du céleri, par V. V.-M. — Floraison des roses en hiver, par S. Gryphe. — Engrais chimique, par J. Jeannel. — Revue bibliographique, par J. Sisley. — Revue des catalogues, par R.



Le Gérant : CHARLES DANÉY

LYON. — IMP. PITRAT AÎNÉ, 4, RUE GENTIL  
Caractères elzéviriens de la fonderie Mayeur.

# RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

## LIBRAIRIE, PAPETERIE, DESSIN, MUSIQUE

**H. GEORG** 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale, Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

**METON**, rue de la République, 33. Librairie, moderne, Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

**LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE** GAUTHIER, 3, rue Grénette. Ouvrages de Piété, et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

**H. PÉLAGAUD**, rue Merrière, 48. Libraire et reliureux. Reliures de luxe.

**BRUN**, rue du Plat, 12. Librairie ancienne. Art héraldique, livres rares et curieux. Achat de bibliothèques.

**IMPRIMERIE**. Collection de caractères elzéviens. Bandeaux, Culs-de-lampe, Lettres ornées des xv<sup>e</sup>, xvi<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup> siècles. Impressions de luxe, Thèses, Brochures, Mémoires et Travaux d'administration. Spécialité de Prospectus illustrés pour Constructeurs, etc. **PIRRAT AÏNE**, rue Gentil, 4.

**BOULU** 7, rue Saint-Dominique. Papiers anglais de tous formats et enveloppes avec chiffres gravés. Nouveautés. Lettres de part de mariages.

**MUSIQUE**. **REY**, rue de la République, 17. — Musique vocale et instrumentale. Partitions. Vente et location de Pianos et Harmoniums, etc., etc.

**AUX VIOLONISTES**. Nouvelles cordes qui a atteint les hauts degrés de perfectionnements en solidité et surtout en sonorité. Aux Bureaux du *Journal illustré d'Annonces*, rue Quatre-Chapeaux, 1.

## PEINTURE, ESTAMPES, PHOTOGRAPHIE

**TABLEAUX ANCIENS & MODERNES**. Exposition d'objets de curiosités et d'œuvres d'art. **MÉRA**, 15, rue de la République.

**DUSSERRE**, place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitures de dessin et peinture. Encadrement.

**RESTAURATION DE TABLEAUX**. Expertise de tableaux, Objets d'art et Antiquités. **VINCENT**, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

**COULEURS FINES** pour peintures de la maison Lefranc de Paris. — Produits chimiques. **GUYOT**, 4, rue Saint-Dominique.

**PHOTOGRAPHIE**. **ANTOINE LUMIÈRE**, 15, rue de la Barre. — Procédé Vande-Weyde Liébert, permettant d'obtenir à toute heure de jour et de nuit, des résultats supérieurs à tous ceux que l'on obtient par la lumière naturelle. Posé de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

**PHOTOGRAPHIE** **ARMBRUSTER**. Portraits-cartes et de toutes dimensions. Galerie des Célébrités lyonnaises. Maison du Palais-Royal, près le pont Tilsitt, entrée, 2, rue du Plat.

## HORLOGERIE, INSTRUMENTS DE PRÉCISION

**BAILLY**, rue de la République, 10. Fronzes, Pendules, Garniture de cheminées, Montres et Chronomètres.

**INSTRUMENTS DE PRÉCISION**. **F. BÉNEVOLO**, passage de l'Hôtel-Dieu, 33. Fournisseur des Facultés. Instruments de Physique. Mathématiques, et Optique. Appareils de Télégraphie électrique, etc.

**J.-E. PASSE**, opticien, successeur de GAÏFFE et DALORT, 12, rue de l'Hôtel-de-Ville, Palais Saint-Pierre.

## BIJOUTERIE, ORFÈVRE, ARGENTERIE

**ARGENTERIE** **RUOLZ**. **PASCALON**, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Théières, Plateaux, etc.

**C. VILLARD** successeur de la Maison **MONTALAND** et **AUDOUARD**. Bijoux et diamants. Rue de la République, 4.

**MARTIN**, 16, rue de la République. — Anneaux, Parures, Pendules, Montres.

## AMEUBLEMENT, GLACES, FAIENCES, CRISTAUX

**AMEUBLEMENT**. Meubles de Salon et de Salles à manger, Bibliothèques, Tables, Bureaux, etc. — **M. SICARD**, place Bellecour, 22.

**MEUBLES EN BOIS TOURNÉ**. **THONET**, rue de l'Hôtel-de-Ville, 74. Fabrique à Vienne (Autriche), 10,000 ouvriers. Dépôt en France et à l'Étranger.

**ÉTOFFES POUR AMEUBLEMENT**. Rideaux brodés, Tapis, Tentures, Portières, Tapis de Table, etc., **GABRIEL BLANC**, rue de l'Hôtel-de-Ville, 84.

**FLACHAT, COCHET & C<sup>e</sup>**, quai de la Guillotière, 10-11 et rue Dunois, 4. Miroiterie, Sculpture, Décoration et Meubles d'Art.

**FAIENCES D'ART**, Porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, Cristaux, Verre de Bohême. **DUSSUC**, rue de la République, 39, Succursale avenue du Parc.

**PORCELAINES** anglaises, Services de table, Verre et Cristaux, Couleurs minérales. Leçons de peinture. Fours à cuire. **F. DAME**, rue de la République, 64.

**BIOLET & GARDE**, 65, rue de l'Hôtel-de-Ville. Papiers peints et splendides assortiments. Affaires hors lignes d'articles à prix réduits.

## CONFECTIONS, CACHEMIRES, NOUVEAUTÉS

**CACHEMIRES** **MAISON GRILLET**, rue de l'Hôtel-de-Ville, 32. Dentelles.

**A LA VILLE DE LYON**, 23, rue de la République, 23. — Nouveautés, Soieries et Lainages, Rideaux, Ameublements, Chinoiseries et Articles de Paris.

**MAISON MOUTH**, rue des Bouquetiers, près de Dames. Etoffes nouvelles pour la saison d'hiver. Fourrures, Maroquinerie.

**RUBANS, FLEURS, PARURES**, Cravates, Dentelles de Paris, **MAISON GLEYRE**, 10, rue de la République, angle de la rue Neuve.

**J.-M. FAURE**, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Cols et cravates.

**CHEMISES SANS BOUTONS** ouvertes sur le côté, breveté s. g. d. g. — **GAGNOL** et **CLERC**. Au Tisserand, rue Saint-Pierre, 31. Maison à Paris, rue du Quatre-Septembre, 16.

**CHAPELLERIE CHATAING**, rue Gasparin, 8, ci-devant rue de la République. Nouveautés pour Hommes, Femmes et Enfants.

## CAFÉS, RESTAURANTS, COMESTIBLES

**CAPÉ NEUF**, place Bellecour, 7. Salon de famille, Restaurant.

**CASATI**, rue de la République, 8. Café, Restaurant, Salons pour Noces, Repas et Réunions.

**HOTEL COLLET & CONTINENTAL**, 62, rue de la République. Chambres. Appartements, Salons de conversation, Table d'hôte.

**GRAND HOTEL BELLECOUR**, 20, place Bellecour. Etablissement de premier ordre pour dîners de noces et repas de corps.

**COMESTIBLES**. **WATEBLED**, rue de la Bourse, Poissons, Volailles, Primeurs, Conserves, Vins fins. Liqueurs. Service à la ville et à la campagne.

**GLACES, SORBETS**, Petits-Fours, Gâteaux et Soirées. **PERINI**, rue de l'Hôtel-de-Ville, 17.

**CHOCOLAT DE LA C<sup>e</sup> D'ORIENT**. **EMERY**, rue Gentil, 5. Chocolats vanillés, Bonbons. Expéditions à l'étranger.

## DIVERS

**VIN DE QUINQUINA** au vin d'Espagne de Joseph DENAUX, rue de la Charité, 52. Envoi franco par 4 litres.

**BAINS MÉDICINAUX**. **MAZET**, rue du Plat, 8. Salle de Pulvérisation et Inhalations, Frictions, Massage, Bains thérapeutiques à domicile.

**VERNEY-CARRON FRÈRES**. Armes de Chasse, de Luxe, de Guerre, etc. 8, rue des Archers.

**HORTICULTEUR**. **BROSSE**, à la Demi-Lune, aux Trois-Renards. — Spécialité de Rosiers. Envoi du Catalogue sur demande.

**ÉCLAIRAGE PAR LA SOLÉINE** liquide, résineux inextinguible. Le grand succès du jour. **A. PONCHON**, 4, rue des Archers.

**PIANOS**. **M<sup>me</sup> MAROKY**, 44, place de la République. Fournisseur des Pianos du Conservatoire.

**ÉPICERIE FINE**. **GIRIN**, 56, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Denrées coloniales, articles de choix. Spécialités de Confitures de ménage, Vins fins et liqueurs.

**FLEURS NATURELLES**. **BALEYNAND**, rue de l'Hôtel-de-Ville, 31. Plantes vertes de toutes espèces. Bouquets, Corbeilles montées, Fleurs de Nicot, arrivages tous les jours, Couronnes funéraires.

**ARTICLES DE VOYAGE** **VIOUJAS**, 5, quai Saint-Antoine. Fournisseur du Club Alpin. Valises, sacs de voyage. Boîtes à Chapeaux en tous genres.

LES ANNONCES SONT REÇUES A L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL

**BREVETS**  
**B** OBTENTION  
**R** ECEPTION  
**E** XPLOITATION

66  
 Avenue de Saxe  
 LYON  
 MAISON CRÉE EN 1856

FRANCE  
 ETRANGER

Ingénieur & Rabilleur  
 Lepinette & Co

De 9 à 11 heures, Renseignements sur toutes les lois françaises et étrangères. Brevets, Patentes, Dépôts de marques, modèles et dessins de fabrique. Pièces à fournir, Taxes.

Recherches des antériorités. Copies de brevets en vigueur ou déchus, Rapports et Avis motivés pour procédure en contrefaçon, etc. Etudes

pratiques des inventions. Dessins et Devis pour la construction des machines, appareils, etc. Visites d'usines Conseils légaux et industriels. — Envoi de Renseignements spéciaux et Tarifs.

BUREAUX DES BREVETS D'INVENTION, 66, avenue de Saxe, près le cours Morand

**COURS DU MIDI**  
 - COTÉ SAONE -

**EXPOSITION**  
 DE LA GRANDE

**MÉNAGERIE DES INDES**

DES FRÈRES PIANET

S. PIANET, DIRECTEUR

— (4) —

Tous les Soirs à 8 heures 1/2  
 ET LES JEUDIS & DIMANCHES à 3 heures 1/2

GRANDE REPRÉSENTATION

— (4) —

**PRIX DES PLACES**

Le Jour : Premières, 1 fr.; Deuxièmes, 60 c.; Troisièmes, 50 c.  
 Le Soir : Premières, 1 fr. 50; Deuxièmes, 1 fr.; Troisièmes, 50 c.

ABONNEMENT POUR LA DURÉE DU SÉJOUR : 10 FR.

**Revalescière du Barry**

DE LONDRES. Dépôts à Lyon : Lévigie, succés. de Ballandrin et Sabourault; et chez tous les pharmaciens, droguistes et épiciers.

LES ANNONCES SONT REÇUES AU BUREAU DE L'IMPRIMERIE, RUE GENTIL, 4, LYON

**BRONZES D'ART**

J.-B. BARTHÉLEMY-CHAMBOST

CISELEUR

31, quai de la Charité, Lyon

Pendules, Candélabres, Statues, Groupes

ANIMAUX, PETITS BRONZES

L'exécution étant faite dans la maison offre au Client de sérieux avantages comme fini et comme prix.

GAUTHIER, Libraire, rue Grenette, 3, LYON

LIBRAIRIE, PAPETERIE, ALBUMS, ETC.

SPECIALITÉ

**ARTICLES EN BOIS DE SPA**

Pour Peinture

LIVRES D'ETRENNES

PLUS DE PRESSES A COPIER

**ENCRE GALLIA**

COPIANT

INSTANTANÉMENT SANS MOUILLAGE & SANS PRESSE

Prix du Flacon : 1 fr. 50

Écrire comme à l'ordinaire. Passer sur l'écriture la feuille de papier d'un bon copier-lettres, et appuyer simplement avec la main.

A. CHÉRIÉ, rue Hallé, 46, 48 et 48 bis, Paris

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DE LA LIBRAIRIE

A. CHÉRIÉ, 46, 48 et 48 bis, rue Hallé, PARIS

**Moniteur des Arts.** Hebdomadaire (24<sup>e</sup> année). 20 fr. Paris et la province. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> chaque mois.

**Revue des poètes** (9<sup>e</sup> année), bi-mensuelle. 12 fr. par an.

**Journal des amateurs d'objets d'art et de curiosité.** 24<sup>e</sup> année. Mensuel, 10 fr. par an (du 1<sup>er</sup> janvier).

**Le Parnasse.** (5<sup>e</sup> année), organe des concours littéraires de Paris. Mensuel, illustré, 12 fr. par an.

**Union artistique et littéraire** (8<sup>e</sup> année), bi-mensuel, 12 fr. par an.

N. B. — Ces trois derniers journaux pris ensemble : un an, 24 fr., six mois, 14 fr.

**Tailleur**

HAUTE NOUVEAUTÉ  
 Étoffes anglaises et françaises. — Spécialités pour Livrées.

**CHANA**

4, rue Servient. — Lyon

SE REND A DOMICILE. — CORRESPONDANCE